
Gilles de Rapper, Pierre Sintès (dir.) avec la
collaboration de Kira Kaurinkauski, *Nommer et
classer dans les Balkans*

Athènes : École française d'Athènes, 2008, 397 p.

Philippe Gelez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2360>

DOI : [10.4000/balkanologie.2360](https://doi.org/10.4000/balkanologie.2360)

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Référence électronique

Philippe Gelez, « Gilles de Rapper, Pierre Sintès (dir.) avec la collaboration de Kira Kaurinkauski, *Nommer et classer dans les Balkans* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. XIV, n° 1-2 | 2012, mis en ligne le 26 janvier 2013, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2360> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.2360>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Gilles de Rapper, Pierre Sintès (dir.) avec la collaboration de Kira Kaurinkauski, *Nommer et classer dans les Balkans*

Athènes : École française d'Athènes, 2008, 397 p.

Philippe Gelez

RÉFÉRENCE

Gilles de Rapper, Pierre Sintès (dir.) avec la collaboration de Kira Kaurinkauski, *Nommer et classer dans les Balkans*, Athènes : École française d'Athènes, 2008, 397 p.

- 1 Le livre a déjà fait l'objet de deux recensions, l'une par Jeanne Hersant dans *Critique internationale*, (49), 2010, pp. 177-180 ; la seconde par Katerina Seraïdari dans *Ethnologie française*, (41), 2011.

1.

I. Présentation

1.

a. Paratextes

- 2 Dans le cadre d'une section « néo-hellénique et balkanique » encore relativement jeune, l'École française d'Athènes s'est proposé d'embrasser la Grèce et les Balkans contemporains dans le champ de ses investigations scientifiques. Pour en publier les résultats, elle s'est dotée d'une nouvelle collection qu'inaugure le livre de G. de Rapper et P. Sintès, avec originalité dans la mesure où l'Efa s'est surtout distinguée en histoire et en archéologie, alors que l'ouvrage est de "sciences sociales" : au croisement de la

géographie, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la sociologie et de l'analyse politique, avec également, ici, quelques considérations historiques.

- 3 La présentation et l'appareil critique du livre sont pour ainsi dire irréprouvables. Notamment, le volume se termine sur le résumé individuel de chaque contribution, une pratique relativement neuve dans la production francophone. En y rajoutant la présentation de chacun des textes faite par les éditeurs dans leur introduction, on aura ainsi une idée assez précise des textes. La lecture de ceux-ci s'avère très informative ; bien fouillé, sérieux dans l'ensemble, l'ouvrage est remarquable dans la mesure où la production francophone de "sciences sociales" sur les Balkans est rare et parfois indigente. Il faut saluer à ce titre la place particulière qu'occupe Jean-François Gossiaux (qui collabore d'ailleurs au volume) et le rôle joué par des chercheurs qui se sont en partie progressivement regroupés à Aix-en-Provence, dont les deux éditeurs du volume. Ils ont largement contribué à rapprocher de nous ces pays et leurs problématiques internes à un autre niveau que la vulgate journalistique.
- 4 En fin de volume, on trouve également une présentation des auteurs, ce qui n'est pas non plus si courant dans la production francophone. Il y manque celle d'Étienne Copeaux, un oubli fâcheux dans la mesure où ce chercheur n'a pas pignon sur rue. Par ailleurs, l'absence d'index est tout à fait regrettable. Enfin, j'ai noté quelques micro-erreurs ; parmi elles, p. 54 : il faut probablement traduire l'original grec par « citoyen » plutôt que « citadin » ; p. 321, il faut probablement lire « *auctoritas vetustatis* » plutôt que « *auctoritas venustatis* » (qui convient mieux dans la bouche d'une *fashion victim* que sous la plume d'un antiquisant érudit).

1. 1.

b. Textes

- 5 Fruit d'une recherche étalée sur plusieurs années, les 24 contributions (dont 3 en anglais) couvrent parfaitement le sujet annoncé par le titre : une réflexion parfois théorisante sur les modes de classification, les catégories et leur justification dans les sociétés balkaniques. Tous les Balkans sont bien pris en compte, même si le volume reste concentré sur la Grèce et l'Albanie : un seul texte sur la Roumanie directement, un sur la Bulgarie et deux sur l'ex-Yougoslavie. Mais d'autres articles font des incursions là où leur titre ne l'annonçait pas.
- 6 Le propos du livre vient donner un aperçu de sujets peu parcourus dans la production francophone : les Valaques (partie I), les problèmes de multiethnicité en Grèce (II), l'histoire des enjeux politiques de la toponymie (III) et de l'autochtonie (IV).
- 7 (I) Les Valaques/Aroumains. M. Courcouli présente la figure du berger dans l'imaginaire ethnique grec et la confronte à ce qu'en dit l'ethnographie actuelle ; P. Sintès met en évidence l'influence du contexte dans les déclarations identitaires des Albanais chrétiens venus s'installer en Grèce ; J.-F. Gossiaux analyse le dilemme identitaire des Valaques bulgares et y trouve un réflexe ethniciste (« valorisation politique de l'identité ethnique ») et non nationaliste ; D. Dimitrijević décrit un groupe roumanophone de Serbie et montre que des identités multiples s'y agglomèrent ; enfin, N. Balamaci compare la condition féminine chez les Grecs et les Aroumains en Grèce au XIX^{ème} s.
- 8 (II) Les identités minoritaires en Grèce. K. Tsitselikis expose l'évolution du droit constitutionnel grec concernant les minorités reconnues (ou non) ; K. Markou nous informe de l'assimilation des Pomaques à l'identité turque ; A. Skoulariki donne un

tableau compréhensif et fin de la question des slavophones grecs à l'heure actuelle grâce à une analyse de la presse ; N. Christopoulou raconte sa première rencontre avec des Roms ; A. Nestoropoulou développe sur les stéréotypes racistes (anti-albanais) de la presse régionale grecque ; G. Kapplani sur le même sujet. À noter ici un texte en quelque sorte hors série qui traite de l'homophobie à Athènes, par K. Yannakopoulos.

- 9 (III) Les enjeux politiques et identitaires de la toponymie. H. Georgelin analyse finement la toponymie d'une bande de territoire ottoman situé entre Izmir et Edirne au début du XX^{ème} s. ; A. Couderc suit l'administration othonienne dans son œuvre pionnière d'organisation et de désignation du territoire grec ; N. Clayer rapporte les efforts de l'administration albanaise pour investir un territoire qu'elle ne maîtrise pas encore dans l'entre-deux-guerres ; É. Copeaux témoigne des changements toponymiques à Chypre avant et après 1974 ; J.-F. Pérouse nous emmène dans une promenade à travers Istanbul, qui confine au vagabondage lorsque les noms de rue et de quartier se font flottants et sans enracinement historique. Je note que l'article de B. Botea s'intéresse lui aussi à l'odonymie de Cluj (p. 341-343)
- 10 (IV) L'autochtonie. Commandée par l'enracinement du volume dans les activités de l'École française d'Athènes, cette partie, largement interdisciplinaire et trans-historique, a pu désarçonner quelques lecteurs, mais la profondeur des perspectives me semble quant à moi très enrichissante ; on profite de l'érudition des antiquisants. T. K. Schippers propose une réflexion théorisante sur le concept d'autochtonie ; S. Maillot déconstruit le concept d'autochtonie dans la Rhodes hellénistique à partir d'une inscription singulière de la cité de Lindos ; R. Bouchon déploie une grande érudition pour décrire les origines d'un petit peuple de la Grèce hellénistique, les Ainianes ; P. Gounaridis fait l'historique de l'utilisation des termes romain/hellène/grec pour caractériser l'empire byzantin ; B. Botea présente les enjeux identitaires de l'autochtonie en Transylvanie et, plus particulièrement, à Cluj ; G. de Rapper étudie la conjonction entre discours sur l'autochtonie et islamisation en Albanie ; enfin, I. Čolović fait le répertoire des mythes de l'autochtonie dans l'espace ex-yougoslave et décrit quelques-unes de leurs manifestations durant la Guerre civile.
- 11 Je terminerai par une remarque sur le titre : nulle part, le lecteur ne peut savoir ce que sont les Balkans, alors que l'objet du propos lui-même (catégoriser, nommer) invitait à donner un cadre, une/des définitions, ce que personne ne fait, pas même les éditeurs (ils évoquent très rapidement la question dans leur introduction). Mais après tout, n'ont-ils pas eu raison de ne pas rajouter ou répéter des choses qui ont déjà été longuement débattues ailleurs, notamment par les historiens ?

1.

II. Prolongements

- 12 Pour l'historien que je suis, c'est probablement la troisième partie qui s'avère la plus stimulante. On s'aperçoit avec étonnement que pour la Grèce, certains moments de l'histoire administrative restent assez mal connus pour le XIX^{ème} s. (cf. les hésitations d'A. Couderc pp. 220-221 sur le découpage administratif de la Grèce pré-othonienne) et le début du XX^{ème} s. (cf. les sources orales d'H. Georgelin sur les commissions de transformation toponymique en 1927-1928, p. 214).
- 13 Comme aucun article du volume ne s'intéresse aux changements toponymiques dans l'espace ex-yougoslave, je peux en dire deux mots ici. Si on laisse pour l'instant de côté les modifications importantes qui ont eu lieu à l'arrivée des Slaves et lors de

l'installation ottomane¹, qui ne relèvent pas des mêmes mentalités, on relève que du début du XIX^{ème} s. à nos jours, toutes les grandes étapes de la (dé)construction étatique se sont accompagnées d'ajustements toponymiques, que ce soit après les guerres balkaniques, à la suite de la Première Guerre mondiale², sous le régime oustachi³, durant la période socialiste⁴, ou encore après la Guerre civile⁵. Depuis une dizaine d'année, les odonymes — les plus labiles et les plus politisés des toponymes — sont massivement transformés à Belgrade⁶ comme à Zagreb⁷. Durant la période socialiste, les noms de lieux sont pris au sérieux au point qu'ils sont contrôlés, à l'échelle de chaque république fédérée, non seulement par les instituts statistiques mais également par la présidence du parlement, et cela jusqu'en 1988. À partir de là, et encore aujourd'hui, cette compétence a passé aux communes et aux *mjesne zajednice*⁸. En Bosnie-Herzégovine, encore aujourd'hui, le sujet est si polémique qu'il nécessite l'arbitrage de la Cour administrative⁹. En Istrie, on a également assisté il n'y a pas si longtemps à des querelles toponymiques¹⁰.

- 14 L'exemple sud-slave rappelle que le changement de nom ne relève *pas seulement* d'une ingénierie toponymique : 1) la transformation des villages en bourgades, voire en ville à cause d'un important développement démographique, change la donne toponymique : le nom de tel quartier jusque-là isolé va concurrencer le nom habituel du lieu, qui s'en trouvera marginalisé ; 2) les historiens s'embrouillent parfois, parce qu'ils connaissent mal la toponymie locale. La complexité des situations est bien illustrée par le destin réservé au nom de la bourgade aujourd'hui appelée Široki Brijeg (Herzégovine occidentale), que je me permets de détailler ici.
- 15 Le centre urbain actuel, dans les premières attestations, est appelé Lise ; c'est encore sous ce nom que ce petit village apparaît dans les premiers recensements fiables (1879, 1885, 1895 et 1910). Un peu plus loin, une éminence le surplombe, plus large que celles qui l'entourent : elle est nommée Široki Brig, « la large colline », et se trouve sur le territoire d'un autre village, Pribinovići, qui lui-même est un quartier du lieu-dit Mokro, sur le territoire de la commune de Blato. Seul le recensement de 1895 mentionne Pribinovići ; les autres incluent Široki Brig directement dans Mokro, et mentionnent Lise à part.
- 16 Cependant, en 1846, les franciscains avaient investi la colline pour y construire un monastère. Même si, à l'oral, on conserve la forme ikavienne, dans l'usage administratif et littéraire on use uniquement de la forme ijékavisée « Široki Brijeg », très probablement en raison de la standardisation ijékavisante du serbo-croate qui se généralise dans les milieux yougoslavissants croates et bosno-catholiques, auxquels appartiennent les franciscains de Bosnie et d'Herzégovine.
- 17 En une centaine d'années, Lise entre progressivement dans l'orbite du centre spirituel, dont le nom porte peu à peu ombrage au sien à mesure que l'espace s'urbanise et que l'interstice se comble entre les deux agglomérations. Mais en 1945, la bourgade prend le nom de Lištica, du nom de la rivière qui la traverse ; ce changement est imposé par les communistes qui avaient subi d'importants revers militaires durant la guerre dans les environs et en tenaient responsables les franciscains. C'est en 1991 seulement que ce qui est devenu une petite ville reprend le nom de son centre spirituel, Široki Brijeg, Lise n'apparaissant plus dans la pratique administrative et s'effaçant de la mémoire orale. Bizarrement, c'est la forme ijékavisée qui est conservée.
- 18 On a également l'exemple de Mrkonjić Grad (Herzégovine du Nord-Ouest). Appelée Leusaba dans l'Antiquité, Gornje Kloke par les Slaves, puis, par les Ottomans, Jenici

Jajce pour se transformer en Varcar, et encore Varcarev Vakuf, la ville stabilise son nom en Varcar Vakuf. En 1924, elle est rebaptisée Mrkonjić Grad en l'honneur du roi Pierre Karageorgevitch qui avait combattu dans ces parages durant l'insurrection de 1875-1878. À l'automne 1995, suite à des opérations militaires, l'armée croate gagne le contrôle de la ville mais y perd son général, Andrija Matijaš Pauk ; en son honneur, elle nomme la ville Matijaševo, un nom qui a tenu quelques mois. Elle a repris celui de Mrkonjić Grad par la force de l'usage puis par le fait que les Accords de Dayton l'ont mise dans la Republika srpska.

19 En bref, les usages changent, les choses sont mouvantes en elles-mêmes.

1.

III. Remarques

1.

a. Nommer et classer, un vieux problème philosophique

20 Le nationalisme a été trituré dans tous les sens, voire torturé par ses contempteurs. À quelques exceptions près (surtout chez les historiens), le volume fait globalement référence aux « communautés imaginées » de B. Anderson, dont la démarche était intrinsèquement une manière de discréditer le phénomène. Afin d'envisager la question dans un cadre plus global, non-comportementaliste, non-axiologique, je réfléchirais quant à moi en m'appuyant sur mes souvenirs de philosophie scholastique et de la querelle des universaux. À partir de nos problématiques balkaniques, je résumerais comme suit, au risque de me tromper car je ne suis pas spécialiste — et l'on voudra bien me pardonner d'avance si je fais erreur — le problème auquel les philosophes médiévaux ont tenté de répondre, et dont les penseurs matérialistes du XIX^{ème} s. se sont si fort moqués.

21 1) Le fait d'être grec peut référer à une grécité indépendante de ceux qui sont grecs et les précédant, en quelque sorte. C'est le « réalisme », solution néoplatonicienne.

22 2) Le fait d'être grec peut aussi être simplement une qualité émergeant de ceux qui se déclarent grecs. Interpréter de cette manière les choses, c'est adopter un point de vue « nominaliste », solution logicienne adoptée par un Anderson, par exemple, qui pense grosso modo qu'on n'est pas grec, mais qu'on nous a dit qu'on l'était. La grécité vient après le fait d'être grec.

23 3) La solution médiane, aristotélicienne, dit que la grécité n'a en elle-même aucune existence mais qu'elle est tout de même inscrite dans les individus particuliers : on est grec, mais on cherchera vainement à isoler la grécité, qui n'est descriptible que par des attributs dont la liste n'est ni exhaustive, ni infaillible. L'inscription des concepts dans les choses est imprescriptible. Aristote reste coi quant à ce problème de l'inscription, qui n'a pas, me semble-t-il, été résolu de façon satisfaisante.

24 La première solution caractérise les divers nationalismes balkaniques. Ce sont des essentialismes (en fait, des « réalismes ») souvent grossiers, reposant sur une justification historique (autochtonie, etc.).

25 La réaction à ces discours de construction nationale, traumatisants et destructeurs des personnes, est le nominalisme. Dans ce que je lis ici ou là du nationalisme chez les auteurs sérieux, y compris dans ce volume, j'estime que c'est la solution la plus couramment adoptée par eux, à travers le prisme du déconstructivisme — *inclusive* Derrida et Foucault. Elle aboutit à vider de toute substance les concepts et à faire du

nationalisme un discours purement volontariste, politique. *In fine*, le nominalisme entérine le primat du politique et abolit la distinction nature/culture. Il initie la crise d'identité : finalement, qu'est-on ? Quel est le contenu de l'être ?

- 26 Logiquement donc, analyser la crise d'identité avec des présupposés nominalistes ne mène à rien, sinon à la tautologie. On tourne en rond. La porte de secours est aristotélicienne, conceptualiste, hors polémique ; elle dégage de l'engagement politique et de l'ironie tout en gardant un impératif taxinomique.

1. 1.

b. Majorité/minorité, Goliath/David, A/Ā

- 27 Pour en revenir plus précisément à notre ouvrage, la seconde partie, qui traite de l'altérité/de la différence en Grèce actuellement, est la plus faible d'un point de vue épistémologique. D'abord, altérité ou différence ? Personne ne se soucie de distinguer les deux termes, pas même les éditeurs du volume. L'altérité, c'est une présence étrangère à soi ; la différence, c'est un décalage à investir par le rationnel.
- 28 Une minorité est signe de différence vis-à-vis de la majorité ; est-elle pour autant altérité ? Les États ont diversement répondu à cette question, et dans un cadre purement descriptif, on peut s'interroger si la différence — fondée d'un point de vue anthropologique — est politiquement légitime dans toutes ses manifestations, et si l'homogénéisation n'est pas parfois tout à fait légitime. Certains de nos textes dévoilent des présupposés libertaires/libertariens ; les auteurs débordent et entrent dans un rôle qu'on ne leur demandait pas de tenir : la *contestation* de la culture majoritaire. Le ton se fait parfois pontifiant et est marqué par un anti-racisme malvoyant : ainsi de Nestoropoulou, qui s'appuie sur C. Guillaumin sans la discuter — pour ce faire, lire par exemple P.-A. Taguieff ou P. Yonnet. On regrette aussi les accents journalistiques de l'article sur l'altérité sexuelle écrit par Yannakopoulos, qui fustige les méchants homophobes. À lire ces deux auteurs, je me demande s'il est d'un intérêt scientifique profond d'analyser les agissements de nos consorts pour en montrer seulement la bêtise. Et c'est en tombant sur le texte de Kapllani (journaliste), qui s'exprime sur le même sujet que Nestoropoulou, que je comprends qu'il n'y a pas de fatalité à l'œillère intellectuelle — même dans les petits cercles, parfois un peu renfermés, provinciaux, de la recherche sur les Balkans.
- 29 Il n'est sans doute pas anodin que Kapllani cite plus abondamment des penseurs comme Taguieff ou Girard, alors qu'ailleurs dans le volume, c'est bien davantage le nom de Foucauld qui hante les lignes et sert de référence *sine qua non*. Je ferai remarquer à ce sujet qu'il semble contradictoire d'ironiser sur la « mode déconstructiviste » (p. 4) et de citer avec révérence une affirmation fucaldienne obscure, quasi mystagogique dans le contexte où elle est donnée (p. 5).
- 30 Non que Foucauld soit inintéressant, mais lorsqu'on théorise sur l'altérité, il semble de bon sens de connaître aussi la théorie de l'obliquité du désir selon Girard (qui date des années 1970) ou les réflexions de Taguieff sur le barbare (années 2000). Je leur trouverais très rapidement un dénominateur commun : la violence ne vient pas de la différence, de l'altérité pure, mais de l'indifférenciation, de la négation des différences. Or, il se trouve que bien des textes publiés par Rapper et Sintès pressentent cette subtilité, mais ne l'exploitent pas. D'où un sentiment vague, à la lecture de certaines conclusions, qu'on enfonce des portes ouvertes, même si la matière de l'article est inédite et riche. On a envie de dire à certains auteurs que l'exclusion, le « non », sont

nécessaires tout autant à eux qu'à leurs nigauds ; que la convivialité est un rêve de Narcisse.

1. 1.

c. Des perles inégales

Au-delà des remarques méthodologiques exposées plus haut à propos de certains textes, qui ne remettent pas en cause la qualité intrinsèque des informations qui y sont apportées, je remarquerai que le volume comporte quelques très mauvais textes : celui de Nick Balamaci, qui s'enfonce dans une comparaison grossière et stérile entre femmes grecques et aroumaines au XIX^{ème} s., au désavantage systématique des premières ; ou celui de Nadina Christopoulou, qui bavarde inutilement en racontant des souvenirs d'enfance. D'autres sont assez faibles : ce qu'expose Katérina Markou n'est ni problématisé, ni renversant de nouveauté. ; le titre choisi par P. Gounaridis n'a que peu de rapport avec son texte, qui lui-même est mal articulé autour de la notion d'autochtonie.

NOTES

1. **Šimunović (Petar)**, « Lička toponomastička stratigrafija », *Folia onomastica croatica*, 19, 2010, p. 242 pour la Lika.
2. **Samardžija (Marko)**, « Nacionaliziranje imena naseljenih mjesta u Kraljevini Jugoslaviji », *Studia Slavica*, 52 (1), 2007.
3. **Samardžija (Marko)**, « Promjene imena hrvatskih naseljenih mjesta od mjeseca travnja do kraja godine 1941. », *Folia Onomastica Croatica*, 12-13, 2003-2004.
4. **Kostić (Dragoslav)**, *Tito-gradovi : Titograd, Titova Korenica, Titovo Užice, Titov Veles*, Beograd, Export-Press, 1977 (résumé sur http://hr.wikipedia.org/wiki/Dodatak:Popis_mjesta_imenovanih_po_Josipu_Brozu_Titu#cite_ref-7). Voir aussi **Lončarić (Mijo)**, « Imenovanja i preimenovanja naseljenih mjesta », *Jezik*, 25, 1978.
5. **Brozović Rončević (Dunja)**, « Ojkonimijska preimenovanja na području Hrvatske, Bosne i Hercegovine, Crne Gore i Srbije nakon god. 1990. », in Neweklowsky (Gerhard), éd., *Bosanski-hrvatski-srpski. Aktuelna pitanja jezika Bošnjaka, Hrvata, Srba i Crnogoraca*, Wien : Wiener Slawistischer Almanach, 2003 (Sonderband 57 du *Wiener Slawistischer Almanach*) ; **Musa (Marija)**, « Promjene u imenima naselja u Bosni i Hercegovini u posljednjem desetljeću (u vrijeme rata i nakon njega) », *Mostariensia*, 20, 2004.
6. **Radović (Srđan)**, « From Center to Periphery and Vice Versa: The Politics of Toponyms in the Transitional Capital », *Glasnik Etnografskog instituta SANU*, 56 (2), 2008.
7. **Stanić (Jelena)**, **Šakaja (Laura)**, **Slavuj (Lana)**, « Preimenovanja zagrebačkih ulica i trgova », *Migracijske i etničke teme*, 25 (1-2), 2009.
8. **Grčević (Martina)**, *Imena hrvatskih naselja*, Rijeka : Maveda/Hrvatsko filološko društvo, 2008, p. 18.
9. [Rédaction], « Promjene naziva mjesta. Od podilaženja vlasti do legalizacije etničkog čišćenja », *Hrvatska riječ* du 29 avril 2012 (consulté sur <http://www.hrvatska-rijec.com/2012/04/promjene-naziva-mjesta/> le 12/09/2012)

10. Crljenko (Branimir), « Etnolingvistički prijepori oko istarske toponimije : što ne znaju oni kojima smetaju hrvatska imena Brijuni, Vodnjan...? », in Sesar (Dubravka), Vidović Bolt (Ivana), *Drugi hrvatski slavistički kongres, Osijek, 14. - 18. rujna 1999. Zbornik radova*, Zagreb : Hrvatsko filološko društvo/Filozofski fakultet, 2001.

AUTEURS

PHILIPPE GELEZ